

PENSER À LA MORT... ?

LUCE DES AULNIERS

Docteur d'État en Anthropologie

Professeure titulaire – Département de communication sociale et publique

Fondatrice du champ des études supérieures interdisciplinaires sur la mort (1980)

Chercheure associée – Institut Santé Société et Centre de Recherche sur le Suicide et l'Euthanasie (CRISE) Université du Québec à Montréal

Courriel: des_aulniers.luce@uqam.ca

Cette conférence est dédiée aux femmes soignantes, qui, au quotidien, avec persistance, compétence et humilité, font souvent la différence aux derniers jours.¹

Une idée centrale qui émane de la Série radio-phonique inaugurée ce soir, appuie sur le fait que « vivre jusqu'au bout » implique de revoir l'orientation de nos existences, du moins de la sonder. En ce sens, au cours de nos existences, nous sommes plus ou moins contraints de *penser à la mort*. Si vous êtes ici ce soir, nous pouvons supposer que l'idée vous a effleurés. En vous proposant cette présentation, j'ignore si je peux répondre à vos besoins – d'ailleurs sûrement fort différents les uns des autres – dont celui d'être rassurés sur les questions de fin de vie. Mais espérons tout de même que sera rejointe en vous la fibre qui apprécie d'être questionnée sur ce qui imprègne nos sensibilités et nos mentalités contemporaines.

I. VOICI D'ABORD, PARMIS D'AUTRES, TROIS MOMENTS OÙ NOUS POUVONS ÊTRE INTERPELLÉS:

« *Pensez-vous à la mort?* » s'enquiert-on, entre autres cases à cocher, dans un questionnaire sur la dépression, trouvé dans le périodique d'une salle d'attente.

« *Toi, là, papi, la mort, y penses-tu?* » claironne l'enfant à l'octogénaire qui a le cœur tout serré d'ennui.

« *Jo, y penses-tu souvent, à la mort?* », souffla Marc après qu'il se soient mis à l'abri de l'éboulis.

[Pourriez-vous un instant, noter, le cas échéant, une situation où vous avez posé cette question ou encore, où quelqu'un vous l'a posée ?]

II. PRINCIPES PRÉLIMINAIRES POUVANT NOUS GUIDER DANS L'EXPLORATION DE CETTE FAMEUSE QUESTION DU « PENSER À LA MORT », EN LIEN AVEC LES MANIÈRES DE LE MANIFESTER

1^{ER} PRINCIPE: Ce n'est pas parce que l'on pense à la mort que l'on dit nécessairement que l'on y pense.

Et ce n'est pas du fait que l'on puisse toujours dire à son propos que l'on en parle forcément. Dès lors, oui, la pensée sur la mort est souvent silencieuse, comme si devant l'ultime Silence, on voulait inconsciemment le mimer.

Donc, d'emblée méfions-nous de nos jugements hâtifs, de la psychologie *pop*, voire des apôtres de la bonne mort qui font équivaloir silence à tabou, et tabou à déni. Et déni² à la pire des tares.

N'empêchent les mots, et surtout leur gamme métaphorique. Car il arrive que des êtres estimant que « leur temps est fait » ou encore, heureux et modestes de la « belle ouvrage » accomplie, vous soufflent sereinement, ce qui ne les empêche de sangloter en respirant fort, parfois : « J'ai hâte de partir, Max m'attend » ou encore : « Je fais face à la musique, et c'est la fin de ma partition »

2^E PRINCIPE : Il s'ensuit que dire le mot « mort », d'ailleurs non pas tant à propos de la mort que de **nous face** à la mort s'exprime de bien d'autres manières qu'en formulant le mot « mort ». Plus spécifiquement, lorsque l'on sent et ressent que la maladie ou l'âge nous emporte, on ne murmure pas nécessairement « je m'en vais », pour signifier que l'on s'y prépare (Encore que ce n'est pas parce que l'on s'y prépare que l'on serait prêt, d'où l'importance du temps de l'agonie par lequel s'exprime la tension entre d'un côté les forces vitales et de l'autre, l'abandon à quelque chose d'inusité parmi toutes les expériences des inconnus que nous aurions arpentés au long de nos existences.)

Donc, le fameux mot ! Chez les grands malades, comme aussi chez les apparents « bien portants », la conscience de la mort s'exprime bien autrement au quotidien. (Il en va de même de l'amour qui ne fait pas que se déclarer, et il nous faut faire attention au dictat de l'expression directe. Il se témoigne par de multiples actes.) Ainsi, le philosophe Vladimir Jankélévitch observait ce qui suit : « La vie nous parle de la mort, et même elle ne parle que de cela. Allons

plus loin : de quelque sujet qu'on traite, en un sens on parle de la mort. Parler de quoi que ce soit, par exemple de l'espérance, c'est obligatoirement parler de la mort ; parler de la douleur, c'est parler, sans la nommer, de la mort ; philosopher sur le temps, c'est par l'entremise de la temporalité et sans appeler la mort par son nom, philosopher sur la mort. » En l'occurrence, quand un de nos proches regarde longuement au loin, quand il évoque ses valeurs, ou se soucie du bien-être à long terme des siens, et puis respire à fond, eh bien, que nous signifie-t-il ? Sans doute qu'il ne croit pas vraiment à la mythologie de l'a-mortalité, ou au fait qu'il ne soit pas mortel, et ce, même si une part de lui le tire vers la fantaisie de non-mort. Cette **ambivalence**, il vit avec, et parfois jusqu'au dernier souffle et cela aussi, c'est **du vivant** : nous ne sommes pas faits tout d'un bloc, ni transparents à nous-mêmes.

Bref, manifester ce que l'on reçoit de la réalité de la mort et tant et mieux, **l'effet produit** par cette réalité s'exprime de manière diversifiée, souvent indirecte, voire inversée, en creux, et toujours complexe.

3^E PRINCIPE : On ne pense pas forcément à la mort seulement lorsque l'on est triste, si nos forces déclinent, ou encore après avoir évité un danger qui aurait pu nous être fatal. On ne pense pas seulement à la mort quand on est seul ou mélancolique ou en se sentant comme déshabité de la vie, par l'absence d'un être aimé. Alors, comment donc pouvons-nous partager nos entendements d'humains du XXI^e siècle face à cette énigme que représente d'abord et avant tout la mort ? Et surtout, **comment le fait de nous représenter mortels ou non oriente-il nos conduites jusqu'au bout ?**

C'est la question à laquelle je tenterai d'apporter des éléments d'analyse. « Éléments », car je vous dois un avertissement : les idées présentées ce soir méritent un meilleur développement. À défaut, pour l'instant, elles peuvent avoir le mérite de nous emmener ailleurs. Car la vie de l'esprit, ce n'est pas que pour les morts.

III. PISTES POUR TENTER DE DÉBROUSSAILLER LES REPRÉSENTATIONS ACTUELLES DE LA MORT

PISTE 1 – La mort extérieure à soi vs celle que l'on porte comme extérieure à soi vs la mort que l'on porte

Envisageons le premier aspect de l'opposition entre ces deux représentations

Tous, nous pensons volontiers à la mort comme quelque chose qui nous arrive, qui survient ou advient. Elle prend alors figure d'objet extérieur. Mais, au fond, ne serait-ce pas quelque chose que l'on a mis hors de soi? Quoi qu'il en soit, cette conception nous amène à croire que la mort, c'est **l'événement** qui abolira «ma» personne.

C'est évidemment juste, et néanmoins un peu partiel. La mort ne peut pas qu'être «externalisée», comme si elle était extirpée de son noyau. Ou encore, nous ne pouvons la concevoir **que comme un terminus**. Pourquoi?

C'est d'abord que cette position de la mort comme extérieure à soi entraîne quelques problèmes. Par exemple, quand la mort se résume à la fin de l'existence, on la cantonne dans un lieu et surtout, un état – le mourant – où, d'ailleurs, de tous temps, peuvent s'agglutiner ceux avides de pouvoir et qui tentent de nous persuader onctueusement de bien faire les choses, dont en parler. Entendons-nous bien, je n'ai évidemment rien contre les soins de fin de vie, au contraire (y participant depuis 1976 comme formatrice), je veux simplement souligner le fait que ce n'est pas parce qu'une société prend soin des êtres en fin de vie – quoique fort inégalement! – qu'elle peut estimer savoir «faire avec la mort»

Autre problème, à force de nous demander «de quoi est-il mort, est-elle morte?», on suppose que les «causes du décès» sont reliées à un accident, à la négligence, à la non-observance des règles de précaution ou d'hygiène de vie. À la rigueur, nombre de nos contem-

porains estiment qu'il suffira d'un coup de pouce de la génétique, de la chimie moléculaire ou d'une technique sophistiquée, pour nous «sauver» de la mort.

En attendant cette délivrance – croit-on – de notre souffrance d'exister comme mortels, nous réclamons de vivre jusqu'au bout. Vivre jusqu'au bout? Et si à notre insu, on véhiculait un subterfuge? Pourquoi? Entre autres parce que, obnubilés, fascinés par ce «bout», par la grande date-butoir, nous voulons forcément nous y rendre avec succès. Mais si supputer du succès trahissait en amont l'angoisse qui peut nous habiter? Par exemple, réduire la notion de pronostic à la durée dans la question «combien de temps me reste-t-il?» (au lieu de «comment composer avec cette «condamnation»?») est éloquent: certes, en pointillés sur une éventuelle panique, nous voulons planifier «nos choses», et bien «préparer» les nôtres, comme soi-même. Néanmoins se condenserait peut-être dans le ton de la question une angoisse qu'on pourrait bien ne jamais avoir touchée et qui s'amplifie par la nouvelle civilité de «bien faire ça». Dès lors, vivre un jusqu'au bout rivé au compte à rebours risque de nous jouer de sales tours, à savoir, en définitive, nous faire ressembler davantage à un héros malchanceux, ou pire, à un objet pour lequel on parie la date de péremption. Je sais, cela paraît brutal. Mais poser en perspective l'accompagnement des mourants et de ceux qui les rencontrent me fait dresser une longue ligne de glisse entre l'expérience des morts édifiantes et celle des laissés pour compte, qui auraient pourtant aussi à nous apprendre.

Paradoxalement, tous, nous souhaitons traverser ce temps comme êtres dans une subjectivité incarnée, sexuée, et dont l'énergie, justement parce que **vivante**, défaille, hoquète, se cambre, décélère, s'étirole, flambe et puis s'éteint.

Il se trouve par ailleurs que poser la mort comme hors de soi nous semble aller de soi. Mais les évidentes certitudes s'avèrent elles aussi problématiques et *a fortiori* quand elles traduisent une vision monolithique. Du coup, qu'est-ce qui a pu contribuer à cette vérité de bon aloi?

Vous savez comment le principal instrument de médiation et de savoir sur les humains devant la mort est devenu au XX^e siècle le cinéma, la télé, la vidéo, et notoirement, le Web. Or, le besoin d'images pour faire vivre l'insatiable machine à images, pousse tout, la mort incluse, du côté du spectaculaire ou encore de ce qui est donné à voir, et pour garder présent le spectateur, donné à émouvoir. Qu'en est-il alors du **donner à se mouvoir** symboliquement, à discerner, à mettre en liens, bref, à penser ?

Et comme nous le savons aussi, il arrive régulièrement que la mort le soit, spectaculaire, par sa massivité, sa soudaineté, son atroce prématurité et son absolue iniquité. On parle à raison de catastrophe. La réaction à la catastrophe brutalement mortifère nous conduit ensuite vers le chaos, vers l'inorganisé, autrement dit, vers une sorte de double mort ou de mort accrue. La riposte des humains s'exerce alors contre la catastrophe en soi et contre ce qu'elle provoque de chaotisé, d'impasse dans nos esprits. C'est pour cette raison AUSSI que nous nous rassurons par l'organisation des secours, des remises en marche, des collectes de fonds. L'exemple d'Haïti depuis janvier est patent. Sans ouvrir ici toute la question de l'humanitaire et de la logistique phénoménale alors impliqués, on ne peut passer sous silence la surcharge de signes en cette occasion, qui s'empilent sur une surenchère déjà à l'œuvre, déjà lancinante, d'images de morts, quasi banales, de l'actualité courante. Le cerveau bombardé peut être tétanisé, puis renfoncé dans l'impuissance et la peur, lesquelles ne peuvent se dire, et encore moins se métaboliser.

Quand, jour après jour, la mort est ainsi externalisée, placée comme quelque chose qui nous tombe dessus, nous avons un motif tout à fait légitime de la considérer comme inopportune, et dès lors, de vouloir l'oublier. De faire comme si elle n'existait pas, et même, de la fuir.

Ce que nous oublions aussi dans cette foulée, si elle demeure exclusive, c'est d'autres dimensions de la mort, essentielles, parce que nous ne serions pas en mesure de penser le fait même qu'elle soit externalisée.

Si l'on considère maintenant le second terme de l'opposition des représentations, Nous pouvons également penser à la mort comme une extériorité, **mais qui se déverse à l'intérieur de nos vies.** Bien plus, nous pouvons la penser comme quelque chose que l'on porte en soi. Ce qui vient spontanément à l'esprit, c'est le ressenti ardu du corps, à travers les limitations de force imparties à la maladie ou au vieillissement. La présence de la mort s'impose au corps, souvent comme une trahison, qu'on ait négligé ce corps ou qu'on l'ait bichonné. Pourtant cette présence est la résultante d'une loi du vivant : tout vivant et ici, tout vivant humain se fabrique à partir d'une mort, celle de nos cellules, celle des plantes et des animaux que nous ingérons, celle de nos illusions aussi, faites pour durer un temps. La mort devient donc la condition de la régénérescence du vivant, en termes biologiques, physiologiques, psychiques, démographiques et sociologiques.

Penser à l'effet que suscite cette portance de mort pour vivre nous fait reconnaître comment nous sommes tous marcheurs sur des failles et avec nos failles. Abyssales ou en petites zébrures, ces lignes de fracture nous révèlent que notre bonheur n'est pas parfait. Et que devant nos manques, nous avons besoin d'être solidaires les uns des autres, et ce, aussi dans la structure symbolique qu'offrent les institutions.

Vous me direz : « Mais porter la conscience de la mort, c'est porter quelque chose de vaste. » Certes. Vaste comme le ciel. Ce ciel, Eschyle l'évoquait en termes d'infini, et plus près de nous, Romain Gary voyait cet infini en bleu, dans ce qu'il appelait la « quête du bleu » (*Les cerfs-volants*). Les deux soulignaient comment envisager ce « vaste » nous fait imaginer du divin. Je n'ai pas dit « nous fait imaginer comme des dieux » ! Plutôt considérer l'écoulement, la mutation perpétuelle, le plus grand que soi et le mystère, et les saluer. On s'aperçoit alors qu'il y a quelque chose de plus lointain que ce que nous percevons et comprenons, d'inaccessible, comme un refuge de la vie secrète. De la sorte, nous sommes capables notamment de dire à la personne qui meurt :

« Il y a quelque chose d'insondable dans cette vie déposée en toi, qui s'en va, mais ce n'est pas pour cette raison qui me bouleverse que je ne veillerai pas sur toi... » Je n'ignore pas non plus comment c'est si difficile à dire, en soi, et encore davantage, à faire, dans le temps des proches, qui, du soin d'un grand malade, voient les jours et les nuits se découper en lamelles de plus en plus minces

Considérer l'infini indicible fait aussi en sorte que nous pouvons considérer les morts, la foule des morts, en modulant une autre relation avec eux, relation qui, dans toutes les cultures, imprègne le lien social. Dans toutes les cultures, sauf..

Néanmoins, pour ne pas être perdu dans cette vastitude, vaut mieux ne pas continûment la porter. La conscience de la précarité de nos existences et du travail de la mort en nous reste furtive et c'est tant mieux ! Si elle se tenait à demeure, c'est qu'elle nous obséderait. Et en ce cas, on fantasme aisément de tuer la mort et en attendant, on « passe à l'acte » pour détruire, soi et les autres.

PISTE 2 – La mort comme éperon culturel vs la conscience tordue de la mort

Afin d'explorer le premier terme de l'opposition, l'éperon culturel, remontons dans le temps, chez les néanderthaliens. L'effroi fut fondateur. Il avait trait à l'inanimé irréversible d'un congénère. Son corps inerte témoignait de la déperdition de ce qui l'avait rendu un, à la fois entier, intégré ET unique, singulier. Cette perte d'être, à la fois entier et singulier, entraîne vers l'indifférenciation dans la matière, intolérable. Oui, **cet effroi fut fondateur et le demeure !** Car cette immobilité dans l'évanescence du corps suscita deux gestes aux fondements de toute culture. D'abord, on résista à l'immobilité par l'image et cette image rendait le mouvement des êtres vivants, ceux dont on admirait les qualités et les atouts desquels on voulait se prévaloir : par exemple, des hirondelles voletant et des mammoths galopant ornementent les murs des cavernes. Mais on n'en resta pas à la projection picturale de nos fantaisies, on se mettait, soi, en mouvement et c'est

ainsi que le culte des morts engagea le rite qui est conduite du corps, mais conduite portée par un mouvement de groupe. Cette conduite gestuelle encadrée et soulevée par le groupe est axée vers ce qui le dépasse, à savoir le temps d'un au-delà de soi, qu'il soit humain ou extrahumain. Le sens de l'histoire y trouve ses racines, autant que les mises en scène de l'imaginaire dans un hors temps, dans une éternité. Ensuite, à l'intolérable mou indifférenciant de la putréfaction, on riposta par le dur et un dur érigé sous l'impulsion de la détermination humaine, doublé de cet appel à ce ciel dont je parlais, à cet infini : dolmens, monuments religieux et civils, architecture en hauteur en témoignent. C'est ainsi que naquit la « **pulsion** » de **la représentation**, c'est-à-dire du vouloir faire vivre dans le temps ce qui n'est plus présent. De là, pour le signaler trop brièvement, se forgea le désir de symboliser – de lier – et de rendre pérenne.

Autrement dit, c'est par la menace d'anéantissement que comporte la mort que se manifeste et que se développe la résistance à ses effets ou les formes d'**immortalité**, que sont ces astuces fondamentales de l'inconscient pour ne pas entièrement mourir par la mort. Elles se déclinent ainsi : la procréation, la création, qu'elle soit technique, artistique, ou de modes d'être, les institutions, le souci de la planète, les philosophies et les croyances religieuses. Toutes ont pour origine cet instant de tremblement devant l'inévitable. Et leur vitalité se réactive constamment et tout autant inconsciemment, par ce sentiment furtif d'encoche à l'existence, et dans un renoncement avisé à la totalité du désir, de tout désir. En somme, la culture a pour assise et moteur la conscience de la fragilité et le discernement de ce au nom de quoi alors vivre. Si elle l'oublie, elle devient une culture de la mort, qui répand de la mort, et ce, sous maintes formes, du harcèlement psychologique à l'industrie des armements, en passant par les semences manipulées et nivelées de l'industrie agroalimentaire.

Et puis, qu'en est-il du côté de cette conscience quelque peu tordue de la mort ? D'une certaine façon, à considérer nos manières de vivre, pourrait-on en déduire que nous sommes extraordinairement

conscients de la mort ? Mais cette conscience, même exacerbée, ne claque pas comme un étendard, ou une pancarte, du style « Conscient de la mort ! », parce que, vous le devinez, encore ici, cette conscience se manifeste par **le creux**, ou par son envers.

En voici une manifestation : lorsque vous recevez, au Nouvel An, ce vœu ainsi libellé, « profite-en, parce que t'es mort plus longtemps que tu vis », vous pouvez à la fois rigoler et frémir. Ce que ce conseil qui se veut salubre suggère, c'est l'intense précarité de ce que l'on sait précaire.

Mais voilà, si tout ou tant est précaire, **tout ne peut être intense**. Or, la commande idéologique actuelle est à l'intensité, continûment. Jusqu'au bout Profites-en, oui, mais dans la passion, dans la vitesse et la consommation qui sanctifient l'éphémère. Lorsque l'appétence de vivre roule sur elle-même, autosatisfaite, répétant les mêmes mots d'ordre (« fais-toi du bien », etc.), nourrie à son propre feu, elle évacue la précarité qui l'avait allumée. Puisque, je le rappelle, la conscience de la finitude, et de la finitude de toute chose, tient lieu de bougie d'allumage au désir d'être. Et essentiellement, en lien avec les autres.

Mais quand le désir d'être se concrétise d'une seule manière, par exemple sur le seul mode de plaisir au présent, eh bien, l'être lui-même se racornit. Comment ? Il ne cherche pas plus grand que ce plaisir, il ne cherche pas plus grand que lui, ni avant lui, ni après lui. Il confond compulsivement bonheur, agréabilité, hédonisme et avidité. En passant, il ne se formalise pas forcément d'utiliser les uns et les autres, érodant du coup le sens même du lien. Puis épuisé, il se met en quête de technologies et de trucs pour assouvir sa quête d'une autre totalité, celle de l'apaisement, incluant le grand saut abandonné dans la mort. Au fond, sa jouissance est pessimiste et étriquée, et il a de plus en plus peur de perdre.

Il en est malheureux. Mais il ne veut pas le savoir. On appelle cela le déni, ce refus anticipé de quelque chose à potentialité traumatisante, ou simplement désagréable. Il pressent en outre comment la

mort est hors de notre volonté, hors de notre détermination, et au bout du compte, comment la mort est toute-puissante. Son propre fantasme de toute-puissance en est heurté. On désigne cela comme une expression du déni de la réalité complexe de la mort, et un déni souvent chronique, parce que valorisé par la morale actuelle du « sans limites ».

C'est que cette morale du « sans limites » se trouve à rebours éclairée par deux failles. D'abord, la conscience cuisante de notre singularité alors blessée : « Moi, si précieux, je ne suis *que* comme tout le monde » On peut évidemment méconnaître cette blessure narcissique qui atteint d'autant plus profondément l'ultra-individualisme, car au stade « ultra », l'individualisme, pourtant né du sentiment de beauté respectueuse de l'humain, se trouve marqué d'une lacune chronique de détachement de soi. Seconde faille, la sensation d'un corps qui n'obéit plus aux règles de la fonctionnalité autonome, après paraît-il avoir déserté celles de la joliesse. Cette peur de ne plus être l'adulte rutilant alimente la peur de la souffrance morale qui, elle, vient amplifier la douleur de l'avant-mort, si redoutée. Chacun de nous connaît ces arguments. Nous pouvons en sus réfléchir au fait qu'ultra-individualisme et anxiété de performance soient symptomatiques d'un déni de la limite. Alors, il se peut que ce déni de la limite fasse répliquer de manière vengeresse, tout en ignorant que ce soit le cas.

Nous voulons du coup contrôler la mort, avant, pendant, après. En font foi nos réactions affirmatives, catégoriques, déclamatoires : « Je veux que cela se passe comme je l'entends. » Bien sûr. Convenons toutefois que de décrire son souhait et d'appeler de ses vœux, si essentiels et justes soient-ils, peuvent faire négliger d'autres facettes du prisme, ou en tout cas, dénier à la mort son caractère proprement vivant, donc en bonne part à la fois imprévisible et faisant son œuvre selon un rythme insaisissable.

Bref, le déni de la réalité complexe de la mort serait l'aboutissement d'autres dénis, bien chevillés : celui du changement qui nous façonne, celui de la limite qui structure et élance.

Ce déni de la réalité prismatique de la mort ne contribuerait du coup à la représentation de la mort *que* comme événement extérieur, et partant, *que* comme sombre et néantisant. Encore ici (voir Piste 1), nous sommes justifiés de ne rien vouloir en savoir.

Je ne proposerais pas à cette négativité, voire à cette obsession-répulsion tacite de la mort une alternative abruptement contraire en chantant, comme Brel, que « mourir, cela n'est rien » qui reprenait l'épicurien « la mort n'est rien ». Mais peut-être pourrions-nous infléchir et assouplir la dureté du butoir de la mort en percevant, en considérant, bref, en se représentant AUSSI autre chose bien avant l'occurrence de la mort, la nôtre et celle de nos aimés : en somme, la mort comme nécessité vitale, pour sa personne, portée par elle, et tout autant vitale pour les collectifs et les écosystèmes.

PISTE 3 – La mort des aimés, la reconnaissance de nos liens interpersonnels ET l'affirmation du fait « civilisation »

Vous aurez tous observé la tendance actuelle à faire de la mort non seulement quelque chose qui arrive, mais quand elle arrive, se laisse percevoir dans un haussement d'épaules : « C'est la vie ! », entend-t-on.

La mort paraît ainsi emmaillée à la vie. Mais permettons-nous de douter. Cette formule, qui tombe désormais pas très loin du traditionnel « Mes condoléances », même si elle rend compte d'un solide sens des réalités, resterait accrochée au traîneau de la fonctionnalité et des apparences.

Car c'est quand on se fixe au réel – « C'est la vie ! » – à l'empirique, plat, que l'on tourne le dos à sa dynamique profonde. De prime abord, justement, on n'a pas tort, car rien de plus bête et de plus ennuyant que le « *matter of fact* ». La mort contemporaine des quidams est ainsi devenue trop souvent bête et ennuyante. Forcément, si le « C'est la vie ! » ne s'arc-boute pas avec le « Voici la mort et voici en quoi nous n'y sommes pas indifférents »

Toujours sous le thème de la construction de ce réel unidimensionnel, j'ai évoqué à la piste 1 l'effet

pervers de l'institutionnalisation de la fameuse « phase terminale », dans le compte à rebours morbide qu'il véhicule, écrasant l'inapprivoisable dialogue final entre les forces du vivant et celles de notre destin commun et partagé. Plusieurs groupes dans les milieux de soins se rendent compte de la gestion de la mort qu'un tel terme implique, simplement du fait que gérer, c'est prévoir, et que prévoir trop précisément, crée de la mort. Comment ? Le grand malade, qui a compris depuis belle lurette ce que signifiait être un fardeau, peut bien se voir alors paradoxalement privé du travail psychique, symbolique, de lien et de déliaison, à un rythme étrange, qui le rend singulier face à la conduite de sa propre mort. **Se laisser travailler par l'inconnu par excellence et l'explorer**, c'est aussi cela, oui, vivre jusqu'au bout. Or, en bonne part parce que nous apprenons à ne pas déranger et à nous définir dans un ordre de valeurs productivistes qui nous garantirait l'affection pré et post mortem, la demande euthanasique prend de l'ampleur, si cela est possible – mais bien illusoirement – dans une terminaison « efficace » qui ne trouble personne.

Ensuite, lorsqu'on se fixe à l'empirique plat, que se passe-t-il ? Eh bien, ce corps mort est tranquillement réduit à un *de functus* – celui qui ne fonctionne plus –, puis à un déchet dont il faut se débarrasser. Il nous gêne de son inconvenance, de sa nullité, alors, il disparaît. « C'est la vie ! », paraît-il, et la visibilité sociale des actifs juge obscène – hors scène – de se laisser interroger par la mort, par ce mort. Et en un tel monde du tout à l'égo, le rituel funéraire ou ce que l'on désigne comme tel, se dit personnifié parce qu'il évoque les qualités et talents du défunt et les circonstances dans lesquelles l'égo restant a pu bénéficier de sa présence. « Toi et moi », ainsi étalé, souvent sans perspective autrement socialisante, instituante d'un vivre-ensemble pour les survivants, après la caducité – sous nos latitudes – des propositions religieuses sur l'au-delà, on peut à juste titre estimer que le rite funéraire se cherche.

Il arrive pourtant que ce cadavre qui n'équivaut pas à rien soit exposé, quelle que soit par la suite sa disposition, ce dont je ne discuterai pas ici. Je l'ai

répété depuis 34 ans et entendu maintes fois, dont par les agents du funéraire, exposer permet de se rendre compte de la réalité. Certes, disait Leonard de Vinci, toute connaissance passe par les sens, et prendre acte de la réalité matérielle de la mort procède d'une vertu éducative. Comment ? D'abord en présentant l'évidence sous ses signes : posture allongée, immobilité, matité froide de la peau, yeux fermés. Ensuite, si l'on expose le mort, ce n'est pas seulement comme effigie du sort du vivant, c'est bien parce que ce destin, rendu comme incontournable par l'exposition, s'admet tranquillement comme incontournable. **La preuve du réel – le corps qui de fait, ne ressemble pas à l'être vivant qu'il était – laisse place à l'épreuve de la réalité, assentie comme telle :** l'être est désormais ailleurs et nous invite non pas à le suivre, plutôt à s'en séparer et à trouver une place pour les uns et les autres. Alors, le signe se laisse déborder par le symbole. C'est que, à l'évidence du signe qui peut nous abattre (le « *matter of fact* » du cadavre), l'humanité a inventé la subtilité du symbole qui, lui, fait se déplacer la répulsion à l'endroit de ce corps abandonné aux lois de la biochimie, et ce, même traité par la thanatopraxie. C'est que l'adieu à la dépouille d'un être qu'on a pu à la fois aimer et détester provoque et convoque l'expression des effets en cascade de la mort : stupeur, incrédulité, frémissement, manque abrupt, même quand il a été imaginé, abattement, oscillation du goût de vivre. Ces effets, l'humain a appris à les déposer dans la force du groupe, dans celle de l'histoire et de l'environnement et dans celle de la croyance. Il a dû de tout temps lutter contre le premier mouvement qui aurait été d'esquiver cette confrontation si ardue, pressentant comment l'esquiver l'aurait privé de ce dépassement, salutaire.

Comment dès lors dépasser le vertige si le mort s'absente et si, du coup, le groupe se disloque ? Comment donc les survivants peuvent-ils évoluer, toujours à leur insu, parfois calmes, parfois tour-

mentés, vers d'autres modalités de transcendance, si nous oblitérons la transmission rituelle, qu'elle soit génétique, transgénérationnelle, et aussi dans le registre de ce au nom de quoi l'on vit, à en mourir ? Comment donc même imaginer que, à l'instar des récits antiques, les morts peuvent attendre de nous et nous, d'eux, si on refuse de faire partie d'une **lignée, et de s'enligner**, les uns aux côtés des autres ?

Comment, en ne ressentant pas au coude à coude, comment, dans l'arrachement de ceux qu'on aime, peut-on se rendre compte qu'on n'est pas unique à se sentir seul ? Comment alors faire des provisions d'apaisement, si dérisoire qu'il nous semble, et qui nous enveloppera par la suite ? Et puis, comment même espérer pour soi, « laisser des traces », si on laisse l'autre dans le vide, le chaos et l'indifférenciation ?

Pour penser à la mort, il nous faut saluer les mortels qui atteignent sa rive, quand cela se passe. Ce salut exige de s'extirper du temps courant pour entrer – même brièvement, l'espace d'une journée – dans le temps pensant. Et ce temps-là est celui de la considération de la différence, entre la mort et la vie, et de là, de toutes les différences. Le « jusqu'au bout » n'est pas linéaire, il emprunte les chemins de traverse et prend le risque de plonger dans la nouveauté, pas forcément celle au goût du jour.

Par dessus tout, une de ces différences est celle qui nous amène à admettre l'étrange et la fluctuante présence des morts, et puis, entre autres, celle des points de vue, biographies et modes de défenses devant les écueils. Modes de pensée, que oui. À condition qu'il y ait temps et espace pour les déployer et là, nous pénétrons aussi dans le champ des politiques sociales, des ententes en milieux de travail et de la prévention en santé. Car vivre jusqu'au bout au fil de nos jours est un leurre si nous n'entrons pas dans le temps et l'espace de nos morts, précisément – et on sourira au paradoxe – le temps du terminus... (Piste 1).

Pour conclure : plaider, avec un *memento mori* léger

Je plaide pour le silence et la conversation des regards.

Je plaide pour que nous apprenions à l'école à poser les problèmes avant de sauter sur la sortie de solution, et que, peu à peu au cours de nos existences, nous saisissons les occasions de supporter la tension entre le doute et l'espérance, entre la sensation de piétinement et l'adrénaline, entre la condamnation de soi et l'amour de soi, entre l'obligation à jouir et la contemplation tranquille d'un rien.

Je plaide pour que nous ne nous débarrassions pas à toute force du chagrin, parce que s'en débarrasser consiste en la plus sûre manière de ne pas le traverser et de mourir psychiquement avant notre temps.

Je plaide pour la décélération du vivre, pour l'assentiment au rythme incongru que prend le mourir, pour cet espace-temps où vivre jusqu'au bout signifie non pas arriver haletants au terminus, perclus de contradictions non travaillées, abîmés de nœuds relationnels qu'on n'a pas même un brin dénoués, mais en sentant la vibration de la vie comme une marée qui se retire. Avec l'espérance d'un infini qui confère à la force de survivre sa violence créatrice.

Je plaide pour que la sensation de la finitude, cruelle ou encore débonnaire, qui peut fondre sur soi un soir d'hiver, nous contraigne à envisager les finalités de nos agendas : les réussites et les objectifs à la petite semaine, les perfections un peu sèches, qui finissent par alourdir le temps et éteindre le regard.

Je plaide pour que la question de société ne se résume pas à une sédimentation de problèmes individuels ou ne cache pas les calculs de réputation professionnelle ou de lits de soins, mais pour qu'elle développe la passion patiente de penser la mort comme assise de la vitalité culturelle.

Je plaide pour chanter et entendre tous les poètes, la foule des poètes, qui depuis toujours et maintenant, bien plus que l'on ne l'estime, placent la fragilité de toute vie en liseré de leurs cahiers. Je plaide pour nombre d'artistes visuels, qui, dépassant l'effet de mode, décodent l'irresponsabilité planétaire tribunaire de notre obstination à ne pas mourir.

Je plaide pour des moments d'arrêt. Tout au long de la vie. À défaut, nous ne pressentons rien du vivant de la mort.

* * *

Penser à la mort? Aller au fond de nos poches

Claude Roy nous offre une interprétation des Vanités, thème si proluxe en histoire de l'art, ici en posture minimaliste : « Vanité des vanités, cela peut se prononcer sur un ton lugubre ou se proclamer avec cordialité. Se familiariser avec l'aléatoire et le fugitif de nos vies, faire un nœud permanent à son mouchoir pour se rappeler que le temps n'a qu'un temps, et que la vie, ce n'est pas pour la vie, cette hygiène de l'esprit met plutôt de bonne humeur. Quand ça ne rend pas gai, ça laisse au moins calme et assez tonique. »

Et puis, en sus du nœud au mouchoir, pour se concevoir à la fois comme être-vivant et comme être-pour-la-mort, il suffit de quelque chose de simple, justement caché au fond d'une poche : sur l'écran du cellulaire, une icône discrète.

Ou un minuscule galet.

Peut de la sorte s'élaborer un art de la gaieté, et à travers l'effort même, le plaisir de l'effort en soi, et de l'énergie généreuse qui ainsi circule, dans l'ombre et la lumière, et non pas uniquement dans l'éclat aveuglant du résultat, ou du bout

OUVRAGES CITÉS OU EN APPUI: ESSAIS ET RECHERCHES ET FICTIONS ET POÉSIE

- Brohm, Jean-Marie, 2008, *Figures de la mort, Perspectives critiques*, Prétentaine.
- Charbonneau, Anne-Marie (.dir), 2005, *Vanités dans l'art contemporain*, Flammarion
- Debray, Régis, 1992, *Vie et mort de l'image*, Gallimard.
- Enriquez, Eugène, 1991, *Les figures du maître*, Arcanterra.
- Higgins, Robert William et Patrick Baudry (dir), 2006, *Le mourant, M-éditer* (livre-disque).
- Jankévitch, Vladimir, 1977, *La Mort*, Flammarion , p. 109.
- Lévinas, Emmanuel, 1991, *La Mort et le Temps*, Éditions de l'Herne.
- Morin, Edgar, 1979, *L'homme et la mort*, Seuil.
- Thomas, Louis-Vincent, 2000 (posth.), *Les chairs de la mort*, Institut d'édition Synthélabo. Et notamment 1993, *Mélanges thanatiques. Deux essais pour une anthropologie de la transversalité*, L'Harmattan, Coll. Nouvelles Études anthropologiques.

RÉFÉRENCES

- Barreau, Cathie, 2006, *Visite aux vivants*, Laurence Teper.
- Bauchau, Henry, 2008, *Le boulevard périphérique*, Babel.
- Dupré, Louise, 2004, *Une écharde sous ton ongle*, Éditions du Noroît.
- Gaudé, Laurent, 2008, *La Porte des Enfers*, Actes Sud/Leméac.
- Massicotte, Sylvie, 2009, *Partir de là*, L'instant même.
- Rabagliati, Michel, 2009, *Paul à Québec [bd]*, La Pastèque.
- Roy, Claude, 1994, *L'ami qui venait de l'an mil [Su Dong Po 1037-1101]*, Gallimard, p. 19.

NOTES

1. Le texte présenté ici intitulé *Penser à la mort...?* reprend l'intégralité de la conférence prononcée le 1^{er} février 2010, aux Grandes Conférences, dans le cadre des Belles soirées de l'Université de Montréal. Cette conférence, suivie de celle du D^r Serge Daneault, venait inaugurer la série radiophonique *Vivre jusqu'au bout*, réalisée par Mario Proulx, avec le concours d'Eugénie Francœur, et qui a été présentée à la Première Chaîne radio de Radio-Canada, entre le 1^{er} et le 6 février 2010.

L'enregistrement sonore de ces conférences se trouve sur le site de Radio-Canada, ainsi que le texte de la conférence.

[www.radio-canada.ca/radio/vivre_jusquau_bout/les_belles_soirees/texte_LuceDesAulniers.pdf

Très légèrement modifié, ce texte est aussi publié dans le cadre des *Cahiers francophones des soins palliatifs* avec l'autorisation de la webmestre Danielle Foucart.

La série *Vivre jusqu'au bout* fait également l'objet d'une publication sous le même titre, qui reprend certaines entrevues parmi celles menées au Québec et en France et qui ont dû être réduites dans la série documentaire radiophonique. Une présentation de cet ouvrage est proposée dans la chronique « J'ai lu » du présent *Cahier*.

2. Les questions du tabou et du déni occupent une place importante dans l'entretien publié dans *Vivre jusqu'au bout* (Bayard). Elles sont approfondies dans *La Fascination – Nouveau désir d'éternité* (Presses de l'Université du Québec, 2009) comme d'autres thèmes : le suicide, les rapports entre l'image et la mort, l'engouement pour la plastination et le sort actuel des rites, la violence fondatrice et les violences actuelles, les nouvelles formes de mémoire et les funérailles de personnages publics, les rapports à l'altérité inscrits dans le 11 septembre 2001, en somme, les enjeux civilisationnels sous la fascination, cette formule devenue mot d'ordre, lui-même mis en question.